

Dieu avec nous
Esaïe 7, 10-16

« *Le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple se mirent à chanceler comme les arbres de la forêt sous le vent* » (Esaïe 7, 2b). Voici la situation du roi de Jérusalem au moment où Esaïe va prononcer cette promesse : un enfant qui sera le signe de la présence de Dieu va naître.

Le peuple d'Israël est alors coupé en deux et le royaume du nord, dont la capitale est Samarie, veut attaquer son frère le royaume du sud, pour le forcer à entrer dans la coalition avec l'Égypte contre l'Assyrie qui marche vers la Palestine.

Dans ce climat de guerre, retentit cette promesse formidable, un enfant va naître et on l'appellera : « *Immanou-el* » : *Dieu avec nous*.

Que pourrait un enfant contre la guerre ?

Cet enfant est signe de paix, d'avenir, il représente le salut de Dieu pour la dynastie davidique. Mais de quel enfant parle-t-on ?

En ce premier dimanche de l'avent, impossible de ne pas penser que celui que Dieu promet comme prince de paix pour Jérusalem est le Messie, celui que les chrétiens reconnaîtront en la personne de Jésus.

Pourtant, le prophète Esaïe ne parle pas d'un être qui naîtra des siècles plus tard, il parle d'un enfant bien réel qui n'est autre que le fils du roi Achaz. Un descendant mâle est, pour la dynastie davidique, le signe qu'elle ne s'éteindra pas car Dieu est avec elle. La jeune fille qui enfantera est la jeune reine, il n'est pas dit en hébreu qu'elle est vierge, mais seulement que c'est une jeune fille. La Septante, version grecque de la Bible a traduit en grec par « vierge », mais le texte d'Esaïe en hébreu ne le dit pas.

Ainsi, cette naissance devient miraculeuse au fil des siècles et des traductions, retenant l'œuvre de salut de Dieu pour son peuple à travers le motif des matriarches stériles qui enfantent quand même et des vierges qui mettent au monde des rois.

La chrétienté va retenir cette prophétie d'Esaïe que l'on retrouve citée dans l'Évangile de Matthieu et elle construira le motif miraculeux de la vierge qui enfante jusqu'à ériger ce signe prophétique en dogme de l'Église.

Mais le récit historique est, une fois n'est pas coutume, plus miraculeux que tous les récits de miracles de la Bible. Alors que les Assyriens marchent sur Samarie et annexent le royaume du nord qui n'a pas pu résister malgré l'aide de l'Égypte, une épidémie de peste va décimer les Assyriens et permettre au royaume du sud et donc à la dynastie davidique de perdurer en-

core pour un temps. L'épidémie va empêcher que l'invasion commencée par les Assyriens n'arrive jusqu'à la ville sainte. La paix, la paix pour un temps au moins, est offerte au peuple de Jérusalem.

La naissance du prince est entourée des motifs de salut que la tradition retient pour parler de la Terre Promise : il se nourrira de lait et de miel, et il reviendra au jardin originel, là où se trouve l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Et avant même que l'enfant atteigne l'âge de raison et sache rejeter ce qui est mauvais et choisir ce qui est bon, la « terre des deux rois qui t'épouvantent sera abandonnée ». Eh oui, la coalition contre Jérusalem sera vaincue, par une épidémie qui vient à point nommé.

Le petit enfant qui naît dans ce contexte historique est évidemment vu comme un signe de la sollicitude de Dieu à l'égard de son peuple.

Ce signe, c'est celui qui sera identifié à Jésus, des siècles plus tard. Les récits qui entourent sa naissance se transforment alors en une compilation de textes prophétiques pour évoquer la polysémie de cette naissance bien humaine. Dans l'adversité, Jésus fait signe, je dirais même qu'il doit être signe de Dieu avec nous. Alors, la langue du salut se met à parler et les motifs se succèdent : la vierge enfante, un enfant mâle, ce qui, en ces temps-là, est signe de continuité de la maison de David ; et ce signe de la présence de Dieu est donné à Joseph en rêve, contre sa volonté. Comme avec le roi Achaz, à qui Dieu avait dit : « demande un signe à ton Seigneur » ce qui revenait à dire à Achaz, place enfin ta foi en Dieu. Fais-lui confiance.

Les récits d'enfance des Évangiles de Matthieu et de Luc semblent à première vue répondre à la question de la divinité de Jésus et alimentent les débats pour savoir s'il s'agit de la description de faits surnaturels ou s'il s'agit d'une rhétorique prophétique purement symbolique qui ne doit pas nous faire croire au mystère là où il n'est question que de motifs traditionnels. Que la vierge enfante, et que l'enfant s'appelle *Immanou-el* (*Dieu avec nous*) dans l'annonce faite à Joseph alors que l'enfant s'appellera Jésus (*Dieu sauve*) dans tous les autres récits touchant à son histoire, ne doit pas nous éloigner de la magnifique promesse que ces récits nous adressent dans leur réécriture même. Les rédacteurs qui réécrivent la vie de Jésus dans la tradition prophétique qui est la leur sont des passeurs de foi et même des passeurs de signes.

Ils nous parlent de cet effort sans cesse recommencé pour dire l'amour de Dieu pour l'humanité à travers une tradition textuelle riche de la foi d'une multitude qui a cru avant nous que Dieu était avec nous dans l'épreuve.

Un *homme-signe*. Quoi de plus éloquent que la venue d'un homme au monde pour parler à une humanité en proie au doute et à la peur ? Quoi de plus compréhensible qu'un homme pour parler de la présence de Dieu dans nos vies humaines ?

Les plus rétifs à cette idée qu'une vie humaine puisse se vivre comme un signe pour l'humanité, penseront que l'on voit des signes là où l'on veut les faire exister, comme Ernest Renan qui écrit dans sa « Vie de Jésus » à propos de l'interprétation de Jésus de son propre nom : « *Les natures ardentes ne se résignent jamais à voir un hasard dans ce qui les concerne. Tout pour elles a été réglé par Dieu, et elles voient un signe de la volonté supérieure dans les circonstances les plus insignifiantes.* » (E. Renan, *Vie de Jésus*, le livre de Poche 1965).

A-t-on, par excès d'exaltation tiré du côté du merveilleux la vie d'un homme qui, somme toute, était assez banale ? Je ne sais ; mais sans doute y a-t-il plus, dans les récits d'origine de Jésus, pour les lecteurs du vingt-et-unième siècle que nous sommes, que la simple alternative entre croyance superstitieuse au merveilleux ou affadissement rationaliste de récits qui ont traversé les siècles.

Ce que disent les Évangiles en reconstruisant une naissance de Jésus à partir de la tradition prophétique, c'est que Dieu propose un signe à l'épreuve de notre foi et que ce signe n'est pas un symbole ésotérique ni un tour de magie mais un Homme.

La naissance d'un enfant, d'un petit d'homme, devient, à la lumière d'une tradition séculaire, un signe de salut qui nous est adressé. Venir au monde revient alors à déclarer que Dieu est avec nous. C'est le signe d'une compréhension particulière de notre condition humaine qui est alors proposée ici. Nous ne sommes pas seuls dans notre condition humaine, Dieu y est avec nous.

Comment comprendre cette présence de Dieu à nos côtés ? Puisque Dieu ne peut être Dieu s'il devient comme nous, comment pourrait-il être avec nous dans notre condition sans perdre sa condition divine ?

Ce problème de l'incarnation a animé tous les débats et déchaîné les conciles. On a cherché en Jésus le signe d'une humanité divinisée, on l'a pris pour Dieu lui-même, on a d'ailleurs inventé toutes les hérésies possibles autour de ce débat, entraînant sa mère, Marie, dans les méandres théologiques de la recherche de la vraie nature de Jésus. On a cherché à faire un système à trois termes : Dieu le Père, Jésus le Fils et l'Esprit Saint, pour rendre compte des relations qu'entretenait Jésus

avec Dieu, sans parler beaucoup de sa foi mais en cherchant des preuves naturelles de son origine divine. Et en multipliant le divin, on s'est beaucoup battu autour de la naissance d'un homme qui devrait être le signe de la paix promise aux hommes : *Dieu avec nous*. Alors, comment comprendre cet *Immanou-el*, ce Dieu avec nous ?

Sans doute les récits contenus dans les Évangiles nous y aideront. Surtout ceux que nous gardons en mémoire bien après les avoir lus ou les avoir entendus raconter par d'autres comme autant de témoignages de foi. Ces récits où l'homme paralysé est exhorté à la vie par un : « lève-toi et marche ! » ; où la femme qu'on veut lapider entend cette parole de mansuétude : « moi non plus je ne te condamne pas » ; où cet enfant qui est mort se redresse au son de cette phrase : « talith koum » éveille-toi ! Ou encore, ceux où Jésus n'est pas puissant, mais faible et demande : « pourquoi m'as-tu abandonné ? » ; et celui où, pris à parti par la détresse de son amie Marthe, il s'entend dire : « si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort. »

Dans tous ces récits, et la liste n'est jamais exhaustive, car elle est composée par la foi de chacun, la présence de Dieu se fait toute proche de nos vies humaines.

Dieu est là dans nos peurs, dans nos faiblesses, dans nos résurrections, dans nos deuils, dans nos élans de courage pour nous remettre debout. Et pourquoi croyons-nous qu'il est là ? Parce qu'un homme a cru avant nous à sa présence quotidienne et profane, et qu'il a vécu cette foi en faisant rejaillir sa confiance sur la vie de ceux qu'il rencontrait.

Cet homme-là, c'est Jésus, celui que l'on fait naître comme un signe de paix au milieu des vies tourmentées de ses contemporains. Nous sommes appelés, dans la foi, à lire les signes que Dieu nous donne pour nous offrir son alliance de paix. Nous sommes appelés à lire notre propre vie comme un signe de la présence de Dieu à nos côtés dans ce monde. Et ce n'est pas le fait d'une *nature ardente*, que de penser les choses ainsi, mais bien plutôt le fait d'une acceptation du cadeau ineffable que Dieu fait à l'homme en lui donnant un vis à vis qui lui permette de comprendre sa vie autrement que comme un hasard et l'aide à naître à lui-même en choisissant le bien et en rejetant le mal.

Comme la naissance du Fils d'Achaz représentait plus qu'un simple hasard, notre vie est plus précieuse aux yeux de Dieu qu'un simple accident de l'histoire. Jésus est l'*Immanou-el* parce que le récit de sa vie fait signe à notre humanité, et nous annonce le règne de Dieu. Un Dieu qui ne nous lâche jamais, même quand la foi vacille et qu'on le croit absent. *Un Dieu avec nous*.

Amen.